

# Un phénomène littéraire et socio-culturel en Mauricie : Jacques Morency

Ghislain Fréchette

Numéro 2, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041038ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041038ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Fréchette, G. (1987). Un phénomène littéraire et socio-culturel en Mauricie : Jacques Morency. *L'Annuaire théâtral*, (2), 86–98.  
<https://doi.org/10.7202/041038ar>

## NOTE DE RECHERCHE

Ghislain Fréchette

### UN PHÉNOMÈNE LITTÉRAIRE ET SOCIO-CULTUREL EN MAURICIE:

JACQUES MORENCY

**E**N 1920, le nom de Jacques Morency apparaît pour la première fois dans le journal *l'Action catholique* de Québec<sup>1</sup>. L'homme a dix-huit ans et vit à Sainte-Marie-de-Beauce. Huit ans plus tard, on le retrouve enseignant à Trois-Rivières, où il fait partie de la première distribution d'une troupe théâtrale de l'endroit. Il restera ensuite vingt ans sur le podium culturel de la Basse-Mauricie.

N'est-il pas étonnant, dans de telles circonstances, que ce nom soit demeuré absent de l'histoire littéraire et que ses créations et son théâtre soient tombés dans l'oubli? Pourtant, peu de Trifluviens ont occupé aussi longtemps que Jacques Morency un pareil espace socio-culturel. De 1928 à 1949, cet acteur/auteur dramatique a successivement ou parallèlement dirigé le Cercle dramatique Saint-Philippe et joué dans cette troupe, commis deux séries radiodiffusées, produit un roman, monté le grand pageant de 1940<sup>2</sup>, créé le Théâtre de chez nous, écrit plus de quarante textes dramatiques, assumé au-delà de cent cinquante mises en scène, fait en sorte que son nom, ses troupes ou ses écrits soient publicisés plus de cinq cents fois dans des périodiques, programmes et affiches; tout cela en enseignant à plein temps à l'école Saint-Philippe de Trois-Rivières afin de pourvoir aux besoins de sa famille!

Né à Sainte-Marie-de-Beauce le 9 août 1901 d'Alfred Morency, avocat, et de Marie-Calixta Larue, Jacques Morency vit une jeunesse mouvementée puisqu'il perd sa mère en 1907 et son père, dix ans plus tard. Il est promené de pensionnats en collèges d'où il s'enfuit en trois occasions. Le goût de l'école et de l'étude lui vient tardivement, c'est-à-dire au moment où il peut fréquenter une école qui lui permet de

retrouver chaque soir l'atmosphère familiale: le Collège Sainte-Marie-de-Beauce. Devenu instituteur, il se voit offrir un poste à l'école Saint-Philippe de Trois-Rivières, établissement tenu, tout comme le Collège Sainte-Marie, par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

En 1928, des jeunes gens — parmi lesquels se trouvent les frères Gérard, Roméo et Louis-Charles Robert — désirent monter une pièce de théâtre et viennent le consulter à cet effet. Il se joint à eux et ensemble ils créent le Cercle dramatique Saint-Philippe. Pendant cinq ans, cet organisme vit à un rythme accéléré, portant à son répertoire une trentaine de pièces et donnant jusqu'à soixante-et-onze représentations. En 1933, dans le but de souligner le cinquième anniversaire du Cercle, son président Jacques Morency fait enregistrer officiellement le nom de la troupe et l'inscrit au gala dramatique de Québec avec **la Chevalière et la Marquise** de Maurice Manquat. La pièce elle-même n'emballa pas les spectateurs, mais les critiques remarquent Jacques Morency qu'ils classent au nombre des meilleurs acteurs du gala et même "l'un des meilleurs acteurs amateurs de la province"<sup>3</sup>.

Après cette période euphorique, la troupe vit des difficultés d'organisation et ne monte que dix nouvelles pièces jusqu'en mars 1936 alors qu'elle fait un succès avec **le Roi des Gaffeurs** de Guy de Pierrefeu; Morency y tient le rôle-titre. Peu de temps après, cependant, la troupe doit cesser ses activités pour des raisons d'ordre pécuniaire.

A partir d'avril 1936 — et jusqu'en mai 1939 — les lecteurs du **Nouvelliste** et du **Bien public** peuvent lire des billets signés Le Solitaire, Le Songeur, Alex, Philinte. Sous ces pseudonymes, Morency livre une centaine de réflexions où s'épanche son âme versatile et mélancolique, tantôt charmée par la grâce des jeunes filles au soleil, tantôt satirique et moralisatrice face à la mode, la richesse ou la musique, souvent lyrique devant l'amitié, l'automne, la mort, etc.

Peu après la naissance de la station radiophonique CHLN, Jacques Morency s'offre à y dire des poèmes, à y adapter des extraits de pièces de théâtre, à y lire des causeries, à y donner des leçons de bon langage. Au bout de quelques semaines, il monte un véritable programme de quinze minutes formé d'un ou deux sketches. Il fait appel aux frères Robert, à des personnes de sa connaissance et même à ses propres enfants pour

interpréter les différents rôles. Cette série, intitulée **Cà et là**, tient l'antenne du 5 novembre 1939 au 21 avril 1940.

A compter de la diffusion de **Cà et là**, Morency va commencer à montrer des talents de publicitaire. Chaque samedi, dans le **Nouvelliste**, une annonce graphiquement bien conçue rappelle la présentation de l'émission du lendemain et pique, par un détail, la curiosité du lecteur.

**Cà et là** a fait connaître le talent de Jacques Morency. Au printemps de 1940, un responsable des Syndicats ouvriers nationaux catholiques, qui a écouté les **Disciples d'Emmaüs** lors de sa présentation en feuilleton radiophonique, demande à Morency d'adapter à la scène des épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste. En réponse, dès le 30 avril 1940, un premier communiqué annonce une "innovation unique au pays"<sup>4</sup>: la représentation à Trois-Rivières d'un drame évoquant la vie du Précurseur. Au cours des deux mois suivants, une publicité savamment orchestrée par Jacques Morency va créer une espèce de crescendo euphorique autour du montage scénique en préparation. En effet, du 1<sup>er</sup> mai au 8 juillet, pas moins de cinquante-huit mentions de **Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste** apparaissent dans les principaux périodiques vendus dans le grand Trois-Rivières à l'époque: le **Nouvelliste**, le **Bien public** et l'**Action catholique**. Même The St. Maurice Valley Chronicle s'intéresse à l'événement.

Pendant que se crée l'engouement provoqué par le suspense de la réclame, Jacques Morency se lance dans ce qui deviendra la manifestation culturelle la plus imposante dans la région depuis les fêtes du trois-centième anniversaire de Trois-Rivières. **Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste** devient un "pageant" regroupant acteurs et figurants, danseurs, chœurs et musiciens. Morency veut plaire autant à l'ouïe qu'à la vue. Présenté trois fois, le spectacle s'avère une réussite; succès qui n'est pas étranger au fait que l'auteur lui-même incarne le rôle du versatile Hérode.

Ainsi, au début des années quarante, après quelque douze ans de théâtre au Cercle dramatique Saint-Philippe, trois ans de journalisme au **Nouvelliste** et au **Bien public**, deux ans de radio-feuilleton à CHLN et trois jours de succès grâce à un spectacle religieux, Jacques Morency se retrouve propulsé à l'avant-scène de l'activité culturelle mauricienne. La vigueur de sa plume lui ouvre de nouvelles portes. CHLN lui offre deux

quarts d'heure d'antenne hebdomadaires, que commanditeront la Crèmerie des Trois-Rivières et Régal limitée.

Morency consacre une partie de son été 1940 à écrire les premiers épisodes des **Amoureux de Joyeuseville**. Ce radio-roman sera diffusé les lundis et mercredis, du 23 octobre 1940 au 17 mars 1941. Ses quarante séquences requièrent le travail régulier de pas moins de vingt-et-une personnes. Encore ici, le professeur-écrivain démontre son talent publicitaire en faisant paraître, à chaque semaine, dans les journaux locaux, une ou deux photos des comédiens et comédiennes interprétant les différents rôles des **Amoureux**. Aucun texte de cette série n'a malheureusement été conservé; il n'en subsiste que des souvenirs.

Après deux expériences dans le domaine du radio-feuilleton, Jacques Morency abandonne ce type de production qui lui occasionnait trop de travail. "J'étais écoeuré", dira-t-il plus tard<sup>5</sup>. A sa décharge, il faut signaler qu'à ce moment il occupe aussi le poste de directeur artistique des Compagnons de Notre-Dame; c'est lui qui mettra en scène **Mon oncle et mon curé** de Jean de la Brète, au printemps 1941.

En attendant, sa notoriété lui attire des demandes. A l'hiver 1941, il reçoit une requête des frères Robert à qui des religieuses de l'hôpital Cooke ont demandé de jouer de nouveau une pièce pour leurs malades: **A la salle de police** de Antony Mars. "Comme je ne trouvais plus la pièce française, raconte-t-il, et que je connaissais les trois jeunes hommes, j'ai écrit **N'y touchez pas**"<sup>6</sup>. Jouée d'abord pour les résidents de Cooke, cette première comédie de Jacques Morency agrémenta ensuite une veillée d'anciens à l'Académie de-la-Salle. La saynète "était du meilleur goût"<sup>7</sup>, selon un critique anonyme. La choyant comme un premier bébé, Morency la jouera maintes fois, "plus d'une centaine", selon lui<sup>8</sup>.

A l'été 1941, à l'occasion du Congrès eucharistique de Trois-Rivières, les médias locaux s'impliquent résolument dans les démonstrations religieuses. Morency également. Le dimanche, CHLN offre soixante minutes d'antenne aux organisateurs du Congrès. A trois reprises au moins, Morency présente des sketches à caractère religieux au cours de cette émission, à laquelle le **Nouvelliste** consacre une bonne publicité<sup>9</sup>.

Le 13 août, alors que Jacques Morency vient d'avoir quarante ans, le **Nouvelliste** publie l'information suivante dans sa page réservée aux arts et

spectacles: "Le Théâtre de chez-nous [sic]. Nouvelle association fondée en notre ville". L'article émet le grand credo morencien: "Offrir au public des pièces (dramas ou comédies) d'auteurs de chez nous, jouées par des acteurs de chez nous et dont l'action se passe chez nous"<sup>10</sup>.

Pour la Mauricie, le défi est de taille. Aucune troupe de théâtre d'une certaine importance n'y a encore conçu un projet d'une telle envergure. Le groupe le plus stable et le plus connu d'alors, les Compagnons de Notre-Dame, puise surtout dans le répertoire français. Jacques Morency semble naviguer à contre-courant. Pourtant, dès le 1er septembre 1941, le Théâtre de chez nous s'impose audacieusement à l'Académie de-la-Salle, lors d'une soirée au profit des Syndicats ouvriers nationaux catholiques. Deux créations inédites de Jacques Morency constituent la rampe de lancement du nouveau groupe dramatique"<sup>11</sup>.

Au printemps suivant, la Fédération diocésaine des retraitants organise neuf journées apostoliques dans autant de paroisses du diocèse, sièges de vicariats forains. Les Pères Oblats de Marie-Immaculée, chargés de la prédication lors de ces journées, demandent à Jacques Morency d'en agrémenter les après-midis en écrivant une pièce qui démontrerait le bien-fondé des retraites fermées. Morency compose donc un drame en deux actes et, pendant deux mois, accompagne les prédicateurs de Trois-Rivières à La Tuque et de Louiseville à Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Cet engagement à peine terminé, notre auteur dramatique s'intéresse déjà à une autre facette de l'écriture: le roman. En novembre 1942 paraît **Vive la Canadienne!**, dédié à "la gardienne du feu dans nos foyers"<sup>12</sup>. La critique loue les qualités de l'oeuvre, spécialement "son sens du dialogue et de la psychologie dramatique", et "souhaite sa diffusion dans tous les foyers canadiens-français"<sup>13</sup>. En dépit de cet accueil favorable, Morency ne touchera plus au roman. Mais il n'arrête pas d'écrire pour autant: plusieurs drames et un grand nombre de comédies, qui ne franchiront jamais d'autres étapes que celle de la copie dactylographiée, datent probablement de l'automne 1942 ou de l'hiver 1943.

Entre les déplacements occasionnés par les journées apostoliques, Jacques Morency compose, à la demande de la Société Saint-Jean-Baptiste de Trois-Rivières, un texte dramatique pour rappeler la naissance de Calixa Lavallée, auteur de la musique de l'hymne national canadien. **Ton**

**front est ceint de fleurons glorieux** est présenté le 19 juin 1943 à l'Aréna Laviolette. Comme ce spectacle doit suivre deux numéros de foire ("Mandrake le magicien qui scie le corps d'une femme" et "le Chinois vivant sans tête"), Morency adopte un ton mi-historique, mi-fantaisiste. Lui qui n'est pas remonté sur les planches depuis le célèbre **Hérode des Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste**, le voici maintenant qui incarne le rôle-clé de Calixa Lavallée entouré de cinq comédiens — dont ses filles Jacqueline et Thérèse — et de deux cents figurants.

Au cours des années qui suivent, la réputation de Jacques Morency ne cesse de s'étendre. Déjà des troupes organisées ou des groupes paroissiaux empruntent ses textes. A Yamachiche, à Thetford, à Saint-Odilon, à Shawinigan, des comédiens locaux montent ses pièces.

A l'été 1948, l'actrice préférée de Jacques Morency, sa fille Jacqueline, se marie. Cet événement joue probablement un rôle important dans l'arrêt de la production dramatique du père. En mai 1949, la famille déménage à Maskinongé même si son chef enseigne toujours à Trois-Rivières. Jacques Morency vient d'acheter sa première maison, une maison qu'il paie, comme il l'affirmera, avec "ses droits d'auteur"<sup>14</sup>. Ces deux "départs" (le mariage de Jacqueline et le déménagement à Maskinongé) constituent possiblement les causes réelles de la chute du Théâtre de chez nous. Pour sa part, Jacques Morency se contentera d'affirmer que les débuts de la télévision ont entraîné une baisse d'intérêt du public pour le théâtre, ce qui l'a amené à abandonner ses activités sur scène<sup>15</sup>.

Mais l'auteur dramatique ne cesse pas d'écrire pour autant. Au début des années cinquante, il publie dans **l'Enseignement primaire**<sup>16</sup> des oeuvres à caractère religieux, historique ou biblique. Une exception à ce type de production: **Au bon vieux temps**, écrit à la demande d'un enseignant de Maskinongé. Dans cette comédie, l'auteur caricature un curé de campagne qui visite une classe en compagnie de l'inspecteur. Morency reçoit "une verte semonce" pour avoir osé s'en prendre au clergé. De cette pièce il dira: "Je l'ai regretté...", souhaitant même que le texte n'en soit pas retrouvé.

En janvier 1953, l'homme de théâtre renoue avec la figuration, mais cette fois au cinéma. L'O.N.F. tourne à Saint-Louis-de-France un film

intitulé **Référendum** dans lequel Morency interprète le rôle du maire. Il jouera dans deux autres films: le **Bedeau** et le **Magasin général**.

Jacques Morency entreprend sa quarante-et-unième année d'enseignement au tout début de ce qui deviendra la Révolution tranquille. Il n'a plus le coeur à l'ouvrage. Il envoie sa démission à la Commission scolaire de Trois-Rivières et quitte son poste à Saint-Philippe le 1<sup>er</sup> octobre 1960. Un peu désorienté par le décès de son épouse, Annette Croisetière, lequel survient trois semaines plus tard, il vend sa maison, voyage en Beauce, rédige un volumineux journal personnel qu'il détruit ensuite, visite ses enfants puis s'installe définitivement chez sa fille Louise, à Saint-Barthélémy, où pendant vingt-cinq ans il vit une retraite paisible. Il décède à Joliette le 4 avril 1987, d'une rupture d'anévrisme.

\* \* \*

Jacques Morency a été un "touche-à-tout" littéraire. Sans vouloir faire une analyse détaillée de chacun de ses écrits, arrêtons-nous du moins sur les lignes de force de l'ensemble de sa production.

On pourrait qualifier son oeuvre d'intimiste. Dans son théâtre, en particulier, émerge une constante: le bonheur ne se trouve que dans l'intimité d'une famille fermée et unie. D'une part, une intransigeance surtout paternelle — mâle, du moins — empêche les éléments extérieurs de pénétrer à l'intérieur ou de faire partie du cercle familial. C'est le cas dans **Conflits**, dans **Un rayon de soleil** et, d'une façon particulière, dans **la Maison de paix**<sup>17</sup>. D'autre part, lorsqu'un membre de la micro-société veut ou pense réaliser sa félicité à l'extérieur de celle-ci, il ne réussit pas: il en devient malheureux et rend les autres tristes et accablés. On retrouve ce schème particulièrement démarqué dans **Quand passe l'ouragan**, **Marthe et Marie**, **Ma mère**, **les Beaucher** et **le Bonheur**<sup>18</sup>.

Le "dehors" apparaît toujours pernicieux, traître, plein d'embûches. Ou bien il est synonyme de vice: "boisson", jeu; ou bien ses attributs prennent une connotation péjorative: la danse, la lecture de magazines, les amusements de jeunes gens sont de frivoles plaisirs mondains qui s'opposent à l'harmonie familiale. Les fréquentations ne doivent se produire qu'à l'intérieur d'un périmètre idéologique déterminé; les gens de



la ville et ceux de langue anglaise représentent des menaces qu'il faut empêcher de laisser planer au-dessus de la sphère familiale (**le Bonheur, les Beaucher** et le roman **Vive la Canadienne!**); sinon, un malheur se produit, malheur souvent synonyme de désagrégation du noyau social ou, du moins, de désaccord entre les membres de la famille.

La ville elle-même présente certaines caractéristiques du chaos: la vie y est désordonnée et l'air, empesté; tout n'y est que servitude, bruit, agitation qui n'apportent que de la tristesse. Elle est vue comme une tentation néfaste à la personne qui quitte les siens pour aller y vivre; elle atteint même ceux qui choisissent de rester à la campagne.

Le message est clair. Il n'y a qu'un modèle de bonheur: une mère qui reste à la maison et qui s'occupe de ses enfants, un père qui arrive du travail l'air jovial et blagueur, des enfants qui aiment leurs parents (surtout leur mère), qui se taquinent entre eux et qui ne "sortent" pas. Voilà le canevas idoine pour la famille québécoise heureuse.

Au fond, les drames de Jacques Morency prêchent pour un monolithisme ethnique, rural et familial. Cependant, l'impossibilité de maintenir ce statut fermé annonce chez cet auteur trifluvien l'effritement relatif que vivront et la société québécoise et son noyau fondamental, la famille, au cours et au lendemain de la Révolution tranquille?

\* \* \*

Des noms et des oeuvres franchissent l'épreuve du temps et se revêtent, au cours des années ou des siècles, du manteau de la pérennité et de l'attribut "classique". D'autres, à des degrés divers, marquent momentanément une époque, un lieu, puis s'estompent, sinon à jamais, du moins provisoirement.

Jacques Morency, ses oeuvres et son Théâtre de chez nous entrent dans cette dernière catégorie. Pourtant, avec au moins cent trente présentations de pièces en six ans, Morency laisse loin en arrière les Compagnons de Notre-Dame qui n'en comptent que cinquante-et-une dans le même laps de temps. Qui plus est, alors que les Compagnons puisent leur inspiration et leurs textes dans le répertoire français, le professeur

de Saint-Philippe ne fait jouer que des créations québécoises, les siennes. Si l'Histoire, malgré la qualité de ce bilan, ne s'est souvenue que des Compagnons de Notre-Dame, il faut y voir au moins deux raisons. Premièrement cette dernière troupe a imprégné la vie culturelle de Trois-Rivières pendant un bon demi-siècle. Secondement elle a pu, grâce à la qualité de son organisation et de ses représentations, se faire reconnaître comme semi-professionnelle. Ce qui ne fut pas le cas pour le Théâtre de chez nous, lequel n'a pas tenu dix ans et n'a probablement pas dépassé le statut d'amateur malgré son grand nombre de pièces jouées, la fréquence de ses représentations, ses tournées paroissiales et le soin apporté à sa publicité.

Même si les statistiques précises font défaut sur la quantité des personnes ayant assisté aux pièces de Morency, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que son théâtre a été bien reçu. Le nombre de soirées théâtrales produites par la troupe trifluvienne et la multitude de paroisses ayant accueilli cette dernière sont là pour en témoigner. Mais le fait que l'auteur dramatique n'ait publié que très peu de ses œuvres ne favorise pas la connaissance qu'ont de lui les metteurs en scène contemporains. Toutefois ce facteur à lui seul n'est pas suffisant pour expliquer l'oubli de pièces bien appréciées du public d'il y a trente ans. Alors pourquoi ne parle-t-on plus de **Conflits**, de **Ma mère**, de **N'y touchez pas**?

Les personnages de Morency, citadins dans la majorité des cas et qu'on pourrait qualifier, sans connotation péjorative, de petits-bourgeois, véhiculent des valeurs similaires à celles prônées par l'élite influente — épiscopat, clergé, institutions — de Trois-Rivières à l'époque: importance de la mère au foyer comme centre de la vie de famille (jamais une mère n'a un rôle négatif dans le théâtre morencien), refus de la grande ville qui est perçue comme un lieu de perdition, promotion de la vie rurale, xénophobie, méfaits engendrés par l'alcool, le jeu, la danse, les amusements, la lecture de magazines, etc. Concrètement, ce qui se produit dans le cas de Morency, c'est qu'étant très près de la classe dominante, tant par son travail d'enseignant dans une école dirigée par des religieux que par son éducation, ses valeurs et ses relations, les structures mentales de l'univers qu'il crée dans ses pièces sont homologues aux structures mentales du groupe social influent identifié plus haut. Nous avons donc ici un premier élément de réponse: les valeurs ont changé radicalement dans la société québécoise. Cette mutation justifie la mise

au rancart d'un théâtre vieux de trente ans, mais jusqu'à un certain point seulement: ne joue-t-on pas encore des pièces remontant à plus de deux siècles?

La deuxième explication serait d'ordre sociologique et peut sembler surprenante de prime abord: jusqu'à quel point la formation non-classique de Morency ne le prédisposait-elle pas à subir un certain ostracisme intellectuel de la part de l'élite cléricale de l'époque? Jacques Morency n'avait même pas terminé une première année de cours classique (il s'était "sauvé" deux fois du Collège de Lévis!). Il avait poursuivi des études dans une école commerciale, institution de second ordre et tenue par des frères enseignants, "religieux de deuxième classe" (au dire des "pères" des collèges classiques, de l'ensemble du corps cléricale et professionnel, et même de la majorité des familles catholiques)! Ne disait-on pas couramment d'un enfant doué: "S'il est intelligent, faites-le instruire pour qu'il devienne prêtre"? Or Morency n'était pas de "ce" milieu. Il est significatif de constater que sans être officiellement rejeté par les Pères Franciscains de la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Allégresses — qui pendant nombre d'années ont eu une influence égale sinon supérieure à celle de l'évêché — Morency n'a jamais été invité à jouer dans "leur" salle. On n'a qu'à relire programmes et articles de journaux pour se rendre compte que Morency a joué principalement à l'école Saint-Philippe et à l'Académie de-la-Salle, deux établissements appartenant aux frères enseignants; puis dans des salles paroissiales, à la demande surtout des cercles Lacordaire et des syndicats ouvriers. Jamais l'une ou l'autre de ses oeuvres n'a été présentée à la Salle Notre-Dame, château-fort du haut-clergé du temps à Trois-Rivières, c'est-à-dire des Pères de la paroisse Notre-Dame qui semblaient avoir érigé leur maison en bastion de la culture trifluvienne!

Jacques Morency ne paraît pas avoir souffert outre mesure de ce mépris déguisé; du moins ne s'en est-il pas plaint ouvertement. Toutefois, l'oubli dans lequel sont tombées ses oeuvres n'en demeure pas moins injustifié. En effet, ce que Morency a véhiculé dans son théâtre s'apparente aux structures mentales du groupe social influent de son époque. Or ce groupe n'a-t-il pas été un canal d'expression pour la population de la Mauricie à un stade de son évolution? Ce passé n'a donc pas à être rejeté: il fait partie de la région concernée. Sinon on pourrait fort bien appliquer à celle-ci cette pensée du sociologue Jacques

Grand'Maison qu'à force de méconnaître ce que l'on a été, on finit par avoir une bien piètre idée de ce que l'on est.

\* \* \*

Comme homme de théâtre, Jacques Morency a montré un grand sens de la communication. On a vu comment il savait provoquer, par l'utilisation d'une judicieuse publicité dans les journaux, l'attente et le désir du public. Ce "sixième sens" lui fait créer des pièces dont le premier acte suscite une correspondance immédiate entre la salle et la scène. Dans un texte empreint du réalisme de la vie quotidienne, il utilise réparties brèves et ton léger qui provoquent un rythme alerte, parfois rapide, toujours vivant. A travers les dialogues et le jeu des comédiens filtre une impression de joie, de bonheur, de bien-être. Morency réussit à créer une illusion telle que le spectateur n'a pas l'impression d'assister à un spectacle mais plutôt à un segment de vie où ses propres émotions sont en jeu. Le clivage scène-salle étant aboli, le texte peut prendre la densité provoquée par un événement perturbateur dramatique; l'identification amorcée en lever de rideau se poursuivra sans heurts.

Le spectateur pourrait reprocher à Morency sa manière parfois brutale de terminer ses drames — ou peut-être ce fait est-il plus sensible à la lecture? Après un premier acte au rythme enlevant, suit une phase où le déroulement est plus lent; dans le dernier acte, à la toute fin surtout, les événements se précipitent et aboutissent à un dénouement souvent prévisible mais dont la chute se fait brusque. L'auteur admet implicitement ce fait en donnant comme raison: "Je n'aime pas ça, quand les pièces traînent en longueur à la fin"<sup>19</sup>.

On peut s'interroger sur le choix qu'a fait Jacques Morency des éléments du langage pour se demander si son écriture est "moderne". Sans engager un débat sur l'acception de ce mot, je répondrais non, si l'on entend par moderne une écriture hermétique qui n'a comme adeptes que les disciples d'un cénacle; en revanche, si l'on considère l'écriture théâtrale comme un moyen de communication privilégié, je n'hésite pas à dire oui. Certains éléments du contenu des pièces ont vieilli, j'en conviens; mais celles-ci, jouées par des comédiens intéressés, dans une

mise en scène intelligente, pourraient encore plaire à un public prêt à laisser s'exprimer en lui le jeu des émotions.

---

1. Anonyme, "Courriers de la Province. Sainte-Marie. Fête sportive au Collège", **l'Action catholique**, Québec, 6 mars 1920, p. 11.

2. Il s'agit de **Scènes de la vie de saint Jean-Baptiste. Mystère en quatre tableaux**, monté avec chœurs et chorégraphies.

3. Anonyme, "Bonne impression laissée à Québec par nos amateurs", **le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 27 mars 1933, p. 3.

4. Anonyme, "Une représentation en plein air marquera la célébration de la Saint-Jean le 24 mai". **le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 30 avril 1940, p. 3.

5. Entrevue avec Jacques Morency réalisée par Ghislain Fréchette le 18 septembre 1982.

6. Jacques Morency, **N'y touchez pas**, comédie en un acte, dactylographiée, 12 p. La copie originale appartient à la famille de l'auteur; une photocopie est déposée à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

7. Anonyme, "350 anciens à la veillée de l'Académie", **le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 26 février 1941, p. 3.

8. Entrevue du 18 septembre 1982. Si l'on se fie au relevé effectué dans les journaux, elle aurait été jouée onze fois. Il est fort probable, toutefois, qu'un certain nombre de représentations n'aient pas été mentionnées par les périodiques.

9. Le 8 juin: **les Disciples d'Emmaüs**; le 12 juillet: **Marthe et Marie**; le 3 août: titre non mentionné. Voir **le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 7 juin, 11 juillet, 1<sup>er</sup> et 2 août 1941, toujours à la p. 3.

10. **Le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 13 août 1941, p. 7.

11. Jacques Morency, **Un rayon de soleil**, drame en un acte, dactylographié, 11 p.; id., **Nos bons amis**, comédie en un acte, dactylographiée, 14 p. Une photocopie de ces oeuvres est déposée à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

12. Jacques Morency, **Vive la Canadienne**, roman, Trois-Rivières, Robert et Robert enr., 1942, 116 p.

13. Anonyme, "Un roman de J. Morency", **le Nouvelliste**, Trois-Rivières, 20 novembre 1942, p. 7.; anonyme, "Vive la Canadienne!", **le Droit**, Ottawa, 28 novembre 1942, p. 5; Louis-Philippe Poisson, "Vient de

paraître. *Vive la Canadienne!* Roman de Jacques Morency", *le Bonheur*, vol. 1, no 2, décembre 1942, p. 3.

14. Entrevue du 18 septembre 1982. Morency demandait deux dollars par acte, pour chaque représentation.

15. Entrevue avec Jacques Morency réalisée par Ghislain Fréchette le 28 décembre 1982.

16. *L'Enseignement primaire*, avril 1949, pp. 752-769; avril 1950, pp. 552-563; janvier 1952, pp. 476-487; mars 1952, pp. 696-722; avril 1952, pp. 816-832; décembre 1952-janvier 1953, pp. 472-482; mars 1953, pp. 634-644; avril 1953, pp. 700-721.

17. Jacques Morency, *Conflits*, drame en trois actes, dactylographié, 35 p.; id., *Un rayon de soleil*, drame en un acte, dactylographié, 11 p.; id., *la Maison de paix*, drame en trois actes, dactylographié, 34 p. Une photocopie de chacune de ces oeuvres est déposée à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Le texte de *Conflits* a paru en feuilleton d'avril à octobre 1945 dans *le Travail*, Montréal, Confédération des travailleurs catholiques du Canada, vol. 21, nos 4 et suivants.

18. Jacques Morency, *Quand passe l'ouragan*, drame en trois actes, dactylographié, 35 p.; id., *Marthe et Marie*, drame en trois actes, dactylographié, 35 p.; id., *Ma mère*, drame en trois actes, dactylographié, 34 p.; id., *les Beaucher*, drame en cinq actes, dactylographié, 52 p.; id., *le Bonheur*, drame en trois actes, dactylographié, 35 p. Une photocopie de chacune de ces oeuvres est déposée à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

19. Entrevue du 18 septembre 1982.

Ghislain Fréchette